

MAGNETISME

LA TELECARTE A CONQUIS SES LETTRES DE NOBLESSE

Elle déchaîne les passions des collectionneurs. Elle tient dans une poche et sert de support publicitaire. Elle plaît aux usagers. Suprême consécration : elle entre dans le dictionnaire de l'Académie française. Elle, la télécarte.

C'était il y a deux ans. Maurice Druon, secrétaire perpétuel de l'Académie française, revenait d'Irlande. Ravi. Il avait beaucoup téléphoné. De retour, il rendait hommage au petit carton en-pucé qui lui avait permis de joindre ses divers correspondants. « *Télécarte, télécarte... C'est un mot joliment forgé* », réfléchit un instant l'homme de lettres. France Telecom ne lâche pas l'affaire. Aujourd'hui 22 mai, c'est officiel : le terme télécarte n'est plus la création spontanée d'usagers « câblés », mais bien un nom commun, avec définition. « *Nom féminin, carte pourvue d'un dispositif électronique et conçue pour permettre le paiement des télécommunications.* » C'est tout simple, et c'est le dictionnaire de l'Académie française qui le dira... d'ici l'an 2000. Les académiciens n'ont sont actuellement qu'à la lettre L.

Elle a cinq ans. Et déjà éternelle. Normal : la télécarte est française de souche. Descendant de la carte magnétique, son brouillon, elle est le fruit de l'imagination de Roland Moreno, inventeur de la carte à puce (voir ci-contre), et des moyens de production des industriels Bull, Schlumberger et Solaic. A l'époque, la petite TGV du téléphone public n'avait pour enveloppe qu'un curieuse toile à matelas, surnommée « carte pyjama », rayée bleu et blanc. Lancée telle quelle plein rail, elle dessert alors quelque 18 000 publiphones. La toile à matelas s'est aujourd'hui effacée pour laisser s'exprimer les imaginations publicitaires et artistiques : de vrais tableaux miniatures *Kleenex in the pocket* ; La dernière née des Telecom représente l'auto-portrait du peintre Vincent Van Gogh. Mais sans oublier les images pubs version 8,5cm X 5,5cm rangées... juste à côté de la carte bancaire. De quoi surmotiver les annonceurs (350 cette année, toujours plus) : la toute première de ce genre, la HPF Lady cogitée par une société française de construction téléphonique, a été tirée à 963 exemplaires en diffusion privée. Avec la bénédiction de la Régie de France Telecom. Deux mois plus tard, Biotherm fait diffuser la première carte à support publicitaire grand public. Plus qu'à ses seuls utilisateurs et à la politique d'implantation de ses initiateurs, la petite puce doit son intronisation très académique à ses vrais amoureux : les « télécartophiles ».

« *Le temps des cartes laissées dans les cabines est révolu. Aujourd'hui, il faut se montrer malin.* » Regard coquin au-dessus des lunettes rondes, ce professeur britannique de français tient serré contre lui son attaché-case : 150 cartes majoritairement british. Autrement dit, « *plusieurs milliers de francs* ». Un échantillon de sa collection sous le



Un revendeur de télécartes parisien. La petite puce doit sa consécration à ses vrais amoureux, les « télécartophiles ».

bras, le petit prof est venu de sa banlieue londonienne à l'Espace Cardin de Paris « pour affaire ». Un événement qu'il ne voulait pas louper : la première foire aux cartes téléphoniques, tenue les 12 et 13 mai dernier. « *Dès qu'un nouvel objet sort, ça m'intéresse. Celui-là est moderne. C'est léger : du plastique. Et en pleine évolution.* » Le petit prof a des correspondants personnels en France depuis un an et demi. Selon lui, « *les cartes françaises sont les plus belles* ». Outre les contacts, il pratique les « pots-de-vin » versés aux ouvriers de l'entreprise à infiltrer.

Le phénomène de la cartophilie a son revers : l'angoisse de l'entubage pour le collectionneur avant l'échange. Tous les collectionneurs sont concernés : du Français moyen au cadre supérieur, en passant par le jeune travailleur et le retraité, comme l'a analysé via une étude de ses adhérents

le responsable de L'AFT, l'association France Télécarte. « *Il faut être très vigilants* », chuchote le petit prof, « *les faux-monnayeurs infiltrent le marché* ». Le coup de la puce recollée — « *certain travaillent très bien, et même un pro peut se faire duper* », confirme-t-on dans le milieu —, on ne le lui fera pas. Pas plus que celui du « *vrai-faux blister* », le filet de plastique enveloppant les cartes à grande diffusion. Une technique récente, qui fait déjà des ravages : les petits filous achètent à l'Avant-Scène, une boutique avant-gardiste dépositaire de France Telecom, les télécartes grand public tout juste éditées au prix de vente. Décollent le fameux blister. Revendent aussi sec dix fois le prix de base, au Carré Marigny, la bourse du Timbre sise près de l'Élysée et investie depuis trois ans par les collectionneurs et les marchands. Argument de vente :

●●●

Cinq années pour la réussite d'une puce

L'arme anti-vandale, autrement appelée « télécarte », a été lancée commercialement en 1985. 43 millions de télécartes vendues en 1989, soit 100 millions depuis son lancement ; le tout pour un parc de quelque 56 000 publiphones. Le nombre de cabines pillées est ainsi passé, selon France Telecom, de 2050 en 1986 à 250 en 1989.

Elle, la télécarte, s'est vu habillée de quelque 500 visuels différents depuis 1986 ; 350 annonceurs l'ont déjà choisie.

Selon un sondage de l'opérateur public, 77,7 % des usagers se déclarent satisfaits de ce système de paiement électronique. France Telecom s'est donné comme objectif de parvenir à 100 000 cabines à cartes installées en 1992.

Depuis 1987, le tirage minimum a été

établi à 1000 exemplaires, afin de ne pas favoriser la spéculation. Depuis le développement de la « télécartophilie », clubs et associations de collectionneurs se sont multipliés. On les évalue aujourd'hui à une vingtaine, spécialistes du créneau et cumulards compris, car ce secteur se développe surtout dans le giron des associations de philatélistes et d'amoureux de la carte postale.

La télécarte à diffusion publique n'a que deux prix : 40 F et 96 F. Ce qui n'est guère le cas de celles qui n'ont qu'une diffusion limitée, ou lorsque les « publiques » prennent de la valeur. On cote une télécarte à au moins 100 F aux enchères. 13 000 F est à ce jour le record d'une vente de carte aux enchères, lors de la première foire aux cartes téléphoniques (voir ci-contre), qui a reçu plus de 3000 visiteurs.

La France et la RFA réécrivent ensemble leurs manuels d'Histoire

Un groupe de chercheurs franco-allemand publie des « recommandations » à l'usage des éditeurs et des enseignants. Objectif : rectifier en commun certains exposés incomplets sur plusieurs épisodes de l'Histoire.

Les manuels scolaires d'Histoire allemands négligent la III^e République française. Les manuels scolaires d'Histoire français se contentent de décrire la République de Weimar comme « le stade préliminaire du régime nazi ». Les Allemands reprochent à leurs voisins de méconnaître les institutions politiques et le système constitutionnel de leur pays depuis 1945. Les Français regrettent que leurs partenaires « accordent une place très réduite, parfois nulle » à la France de Vichy « dans une Europe dominée par le régime hitlérien de 1940 à 1944 ».

La bonne idée qu'ont eue des enseignants et chercheurs français et allemands, c'est de se mettre autour d'une table pour discuter de ces perceptions déformées. Il leur a fallu sept années de réflexions pour se mettre d'accord. Le résultat, c'est la publication d'une brochure, bilingue, de « recommandations pour les manuels d'Histoire et de géographie français et allemands » (1), éditée en commun par l'Association française des professeurs d'Histoire et de géographie (APHG) et le Georg-Eckert-Institut für Internationale Schulbuchforschung allemand, dirigé par l'universitaire et historien Ernst Hinrichs. Par prudence devant l'ampleur de la tâche à accomplir, les deux partenaires, aidés d'une soixantaine de chercheurs de France et d'Allemagne fédérale, ont circonscrit leurs champs d'intervention. En Histoire, ils ont donc étudié la présentation de la République de Weimar (dans les manuels français) et la III^e République (dans les manuels allemands). Aux premiers, on demande de prêter plus d'attention à une « expérience démocratique originale », qui a notamment « introduit le vote des femmes », et engendré « un climat de liberté » malgré ses « faiblesses » économiques, politiques ou sociales. On attire l'attention des seconds sur cette « époque spécifique de l'Histoire française », à laquelle on doit entre autres, malgré son installation difficile, « la genèse de l'Etat laïc », « le développement économique et l'essor des forces syndicales », et l'expansion coloniale. Le second chapitre historique s'intéresse à « la France de Vichy et le national-socialisme ». Si les Allemands doivent faire un petit effort pour expliquer à leurs jeunes compatriotes la défaite militaire française, la collaboration de l'Etat français avec le Reich ou encore la Résistance, un satisfecit est implicitement décerné aux Français, ce qui est plutôt rassurant au moment où quelques départements universitaires doivent se débattre contre ceux qui nient l'existence des chambres à gaz : « Un grand nombre de manuels donne un aperçu substantiel sur les différents aspects de la vie, en précisant les faits importants du régime nazi dans les domaines social, économique et politique. » Mais on aimerait bien que les manuels intègrent mieux le fait que « le national-socialisme ne fut pas le

résultat nécessaire et inévitable de l'Histoire allemande » ou que la formation d'une « communauté nationale, soumise et faisant confiance au Führer » est un « mythe » du régime nazi. Le dernier chapitre « recommande » de combler les lacunes dans les connaissances respectives des deux pays depuis 1945 - République démocratique allemande comprise.

Qu'on ne s'attende pas, de toute façon, à trouver dans ce petit ouvrage un traité exhaustif de l'Histoire ou de la géographie des deux pays. L'ambition est ailleurs : « Nous ne disons pas ce qu'il faut dire, mais ce qu'il est souhaitable de dire. Il n'y a pas de vérité officielle » rappelle prudemment Jean Peyrot, président de l'APHG. Ce n'est d'ailleurs pas un baillon d'essai : la première tentative du genre remonte

à... 1935. L'expérience a avorté dans les conditions qu'on imagine. Le travail fut repris dès 1950, pour s'achever en 1967, avant de reprendre dans les années 80. Le correspondant allemand de l'APHG, unique en son genre, se consacre d'ailleurs exclusivement à la recherche sur les manuels scolaires. Il travaille avec les Anglais, les Américains, les Israéliens et même les Polonais, bien que les discussions avec ces derniers soient « plus difficiles, compte tenu du passé » - c'est l'Unesco qui leur prête un toit. Aujourd'hui, le Georg-Eckert Institut accueille des enseignants d'Allemagne de l'Est à la recherche de nouveaux manuels d'Histoire... et de « recommandations » pour leur utilisation.

Nicole GAUTHIER
(1) APHG - BP 49 - 75060 Paris Cedex 02.

Machines dangereuses au lycée

70 professeurs dénoncent la vétusté du matériel après la condamnation de deux enseignants.

Les enseignants d'un lycée professionnel de l'Eure observent depuis vendredi une grève des cours techniques, mettant en cause la vétusté des machines, après la condamnation jeudi dernier de deux collègues d'un établissement voisin impliqués dans un accident mortel durant les cours.

Les quelque 70 enseignants du lycée Risle-Seine de Pont-Audemer refusent de « porter la responsabilité de la vétusté des machines ». Ils demandent au rectorat de Rouen une « autorisation officielle d'utiliser le matériel, sachant que seules deux machines sur soixante sont conformes aux règles de sécurité en vigueur, les autres étant défectueuses ou dangereuses pour la sécurité des élèves ».

Les 900 élèves du lycée Risle-Seine reçoivent depuis vendredi des cours théoriques à la place des cours pratiques.

Jeudi dernier, le tribunal correctionnel d'Evreux avait condamné à des peines d'amende le proviseur du lycée d'enseignement professionnel de

Pont-Saint-Pierre ainsi qu'un enseignant, après un accident mortel dont avait été victime, en septembre 1987, un élève de quinze ans. Jérôme Fleury avait eu le bras déchiété par un tour qui n'était pas conforme aux normes de sécurité. Il était mort très rapidement, dans des conditions atroces, vidé de son sang. (Libération des 21-22 avril 1990).

Hier, le rectorat de Rouen a indiqué que les enseignants du lycée professionnel de Pont-Audemer allaient se voir adresser « une décharge » et que « les machines seront rendues conformes ».

« Le recteur a pris ses dispositions pour que les enseignements puissent avoir lieu sur ces machines », affirme le rectorat, qui ne peut donner, toutefois, la date précise à laquelle ces machines vétustes et dangereuses, sur lesquelles on forme, en prenant de grands risques, des générations de jeunes élèves, « seront rendues conformes ». D'après AFP

1^{ère} messagerie
téléphone

36 15. PHONE

Le plaisir
de
s'entendre
enfin !

●●●
c'est une nouvelle carte privée, ça vient de sortir, soyez les premiers. L'Aspirine Oberlin, vendue il y a quelques semaines à 40 F, s'est ainsi monnayée 400 F au Carré.

« Le problème, c'est le manque d'information. Le phénomène se structure à peine, on nage dans l'improvisation et les marchands en profitent pour se remplir les poches », déplore les collectionneurs. Heureusement, les responsables des club de télécartistes et autres associations qui pullulent en France y travaillent. Objectif : « ne pas favoriser la spéculation ». Steve Hiscocks, auteur anglais du premier catalogue des collectionneurs de télécarte, sort son deuxième en français dans quelques semaines ; *Télépuce*, un mensuel tirant à 2 000 exemplaires, sorti en décembre 1989, aiguille les collectionneurs en publiant les dernières éditions de cartes et leur pédigrée. Avec, dans les deux cas, des cotations. Indis-

pensable, alors que les premières ventes aux enchères découvrent l'aubaine à l'orée de cette année 1990. Depuis janvier, cinq ventes du genre. La dernière en date, clôturant la foire, a fait fort : 195 lots présentés, écoulés à 74 %. Butin total : 137 000 F. Prix moyen par carte vendue : 1 194 F. Top-record : 13 000 F ; la carte « Message à Gérard Longuet » dédicacée par l'ancien ministre des Postes soi-même, et vendue au profit de la lutte contre la Mucoviscidose.

Le petit prof n'est pas resté aux enchères. « La collection, pour moi, c'est l'échange. Pas l'argent. » Pas marchand ; chasseur. Aujourd'hui, à l'occasion de l'« entrée » sous la Coupole du terme télécarte, la régie de France Telecom en sort une : illustration de Baltazar, tirage inédit à 4 000 000 exemplaires. « Celle-là au moins, avec un tel tirage, elle ne vaut rien. »

Anne GIUDICELLI

Un inventeur amoureux du jetable

Avec sa carte à puce, Roland Moreno a fait fortune. Et reste un partisan de « l'incompétence » pour trouver des idées neuves.

De toutes les applications de « sa » carte à puce, c'est de la télécarte que Roland Moreno est le plus fier. En raison, pêle-mêle : de sa popularité, de son extrême facilité d'utilisation et sans doute de ce paradoxe, qui en faisait reculer plus d'un à l'heure de sa gestation : elle est jetable... Et puis, la télécarte colle si bien à la personnalité, qu'il se devait presque de l'inventer. « J'ai la chance d'être l'auteur d'inventions portatives (la carte à mémoire, le parcmètre individuel à fente...). Elles tiennent dans la main, ce qui est plutôt utile pour aller voir les gens et les convaincre. Comment font ceux qui mettent au point un nouveau modèle de bétonneuse ? », se demande l'intéressé dans la biographie que vient de lui consacrer Claire de Narbonne-Fontanieu (1). Faisant breveter à la fin de 1974 la carte à puce, Moreno a dû ensuite accomplir une invraisemblable course d'obstacles pour arriver à sa commercialisation à grande échelle, par les banques et les Télécom notamment.

Maintenant qu'il a quasiment fait fortune avec sa société Innovatron — qui touche sur chaque télécarte vendue une dizaine de centimes — et réussi à faire d'IBM un de ses licenciés, Moreno accède à une forme de consécration, à laquelle très peu d'inventeurs parviennent à l'heure actuelle, où les recherches sont le fait d'équipes et les brevets souvent déposés par de grosses firmes. Phénomène classique en pareil cas, Roland Moreno, qui se définit lui-même comme un « trouveur », sort du cercle des spécialistes et autres abonnés à la rubrique high-tech pour entrer en bibliothèque, grâce à la parution de deux livres. Le premier, celui de Claire de Narbonne-Fontanieu, permet de se familiariser avec un drôle de zèbre de 44 ans. Autodidacte, bricoleur passionné d'électronique, Moreno fit montre d'une ténacité peu commune pour vaincre les résistances accumulées pendant une bonne dizaine d'années autour de son « bidule », qui quoique génial dans sa simplicité même, s'est avéré particulièrement dérangent à la fois pour le monde de l'industrie et des banques. D'abord, en raison des réticences suscitées par un projet (la carte bancaire) articulé autour d'une gestion très décentralisée (entre le commerçant et son client, puis le gui-

chet bancaire), qui allait à contre-courant de l'hyper-centralisation des banques. Ensuite, pour des problèmes de sécurité des transactions. Enfin, parce que les industriels (Bull, Schlumberger) se sont battus à coup de normes pour essayer de s'accaparer l'énorme marché potentiel.

Après avoir aligné quatre série de brevets, pour protéger ce qu'il dénomme alors « bague bancaire », puis TMR (Take the Money and Run, emprunté au titre d'un film de Woody Allen, Prends l'oseille et tires-toi), Moreno a dû attendre huit ans pour voir démarrer les premières expériences de cartes bancaires à Blois. Ensuite, les choses se sont heureusement accélérées, avec aujourd'hui plus de 200 utilisations ou applications de la carte à mémoire (dossier de santé, système de péage pour les transports, paiement de service, etc.)

Pour savoir comment raisonne Moreno, la lecture de la *Théorie du Bordel Ambiant* (2) s'impose. Le bouquin se présente comme une sorte d'« Assimil » de la créativité, de « Moreno sans peine » à l'usage des jeunes générations qu'il invite ainsi à phosphorer. Il y décortique longuement quelques idées « mutantes », comme celle du briquet jetable, ou d'autres, telle le « Toc », gadget présentant l'intéressante particularité de ne servir strictement « à rien ». Et plaide en faveur des vertus de « l'incompétence » pour la recherche d'idées nouvelles.

Pour les dégoter, Moreno a sa méthode : « la pile à idées » ; archivage hétéroclite de coupures de presse, et d'observations puisées dans la vie quotidienne. Faits divers, pubs, infos prétendument sérieuses : tout y passe. Ce qui lui permet de mettre en mouvement son goût pour les associations, et les digressions. Illustration parmi d'autres de ses talents : la mise au point du « radoteur » qui produit à volonté des mots nouveaux, dont certains ont été revendus ensuite à des marques en mal d'imagination...

François VEY

(1) *De la puce à l'oreille. L'incroyable odyssée de Roland Moreno, l'inventeur français de la carte à mémoire*, par Claire de Narbonne-Fontanieu. 180 pages. Editions First.

(2) *Théorie du Bordel Ambiant*. 302 pages. Chez Belfond.